

Sur les chemins de « Tierra de campos » : *Los viajes de la cigüeña* (2008) de
Gustavo Martín Garzo

NATALIE NOYARET

(*Université de Caen Normandie*)

Résumé. Explorer *Los viajes de la cigüeña* permet de découvrir, à travers l'exemple particulier de la région de Tierra de Campos revisitée par l'auteur de ce livre, les deux visages que Sergio del Molino reconnaît à « l'Espagne vide » : d'une part, celui d'une Espagne rurale actuellement confrontée à la dure réalité du dépeuplement ; d'autre part, celui d'un monde perdu, mais qui continue d'exister dans la mémoire de certains. Parmi eux, Gustavo Martín Garzo, qui s'emploie à l'immortaliser ainsi par l'écriture.

Mots-clés : Tierra de Campos, récit de voyage, dépeuplement, trésors cachés, paradis perdu.

Abstract. In *Los viajes de la cigüeña*, the specific example of Tierra de Campos region, revisited by the author of this book, enables to discover the two faces that Sergio del Molino depicts regarding "empty Spain" : on the one hand, that of a rural Spain which currently has to face the harsh reality of depopulation ; on the other hand, that of a lost world, which however continues to exist in the memory of some. Gustavo Martín Garzo is one of them, who endeavours to make it immortal through his writing.

Keywords. Tierra de Campos, travel narrative, depopulation, hidden treasures, lost paradise.

S'étendant sur les provinces de Zamora, Valladolid, Palencia et León, la bien nommée¹ région de « Tierra de Campos » fait, incontestablement, partie intégrante de cette « Espagne vide » dont Sergio del Molino dessine les frontières dans le récent essai² qui est à la source de notre réflexion collective. Une Espagne « vide », en ce sens qu'elle est dépeuplée, exception faite de ces villes de l'intérieur, de moyenne envergure, que sont Saragosse et Valladolid, auxquelles s'ajoute, bien entendu, Madrid. Aux yeux de Sergio del Molino, la capitale fait, en effet, figure de « trou noir autour duquel gravite un grand vide³ », ce que ne saurait contredire Gustavo Martín Garzo qui, dans l'ouvrage auquel on va s'intéresser, *Los viajes de la cigüeña*⁴, évoque la Castille en ces termes :

¹ Vaste plaine au cœur de l'Espagne, Tierra de Campos offre essentiellement un paysage de champs de céréales.

² Sergio del MOLINO, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, Madrid, Turner, 2016.

³ *Ibid.*, p. 39 : « agujero negro en torno al que orbita un gran vacío » (je traduis).

⁴ Gustavo MARTÍN GARZO, *Los viajes de la cigüeña*, Madrid, Imaginediciones, 2008. Édition de référence pour toutes nos indications de pages.

Castilla es, en efecto, una amplia meseta, en gran parte despoblada, en la que apenas hay otros bosques que las choperas que acompañan a los ríos. Una llanura de color ocre, salpicada de pequeñas colinas coronadas de castillos y en cuyas laderas se asientan pueblos que han dejado atrás su mejor momento. (p. 113)

Une Castille dont cet écrivain peut en effet parler, et dont il a d'ailleurs fait le cadre privilégié et presque exclusif de ses récits⁵, non seulement pour être né à Valladolid (en 1948) et s'y être fixé, mais aussi – et surtout – parce qu'il a parcouru, dès son enfance, les chemins de la campagne alentour, avec pour point d'ancrage Villabragima, village d'où son père était originaire des origines paternelles et destination attendue de tous les étés, ceux d'avant et d'aujourd'hui : « Villabragima está situada en el corazón de la comarca de Tierra de Campos, en plena Castilla. Suelo visitarla todos los años, cuando llega el verano [...]. » (p. 15).

« Villabragima en el corazón », tel est d'ailleurs le titre de l'un des sept chapitres qui composent *Los viajes de la cigüeña*, et qui exception faite du premier (qui fait figure d'introduction) s'offrent comme autant d'excursions différentes de l'auteur à travers Tierra de Campos, dès qu'il se retrouve à Villabragima, « el pueblo », « mi lugar en el mundo⁶ », « el único sitio al que me debo de verdad⁷ ». Ainsi s'évoque-t-il, dès le début du deuxième chapitre, époussetant en ce lieu sa vieille Super Cil – « Mi querida bicicleta » (titre du chapitre) – pour entreprendre avec elle la première de ces promenades, et toutes celles des chapitres suivants. Dans le dernier, fin de ce voyage dans l'espace mais aussi dans le temps qu'il aura effectué en écrivant ce livre – livre de voyage(s) s'il en est, bien inscrit dans une tradition⁸ –, il rendra un véritable hommage à sa bicyclette, reconnaissant en elle cet engin presque magique, capable de motiver sous sa plume un rapprochement entre le cycliste et la cigogne⁹, et grâce auquel, tandis qu'il circule par les routes et les chemins, sa pensée vagabonde – vole – dans l'espace des rêves et des souvenirs. De quoi distinguer, comme le fait l'auteur lui-même, deux sortes de voyages : d'une part, le voyage extérieur, objectif et

⁵ Voir, à ce sujet, l'article que j'ai consacré à « Gustavo Martín Garzo », dans Natalie NOYARET (ed.), *La narrativa española de hoy (2000-2010). La imagen en el texto (II)*, Bern, Peter Lang, 2012, col. « Leia », vol. 25, p. 101-125, plus particulièrement ici les pages 104-105.

⁶ Selon les propos de l'auteur dans l'ouvrage autobiographique *La calle del paraíso*, Valladolid, El pasaje de las Letras, 2006, col. « La Ciudad y la Memoria », p. 75.

⁷ *Ibid.*, p. 76.

⁸ En tant que résultat de plusieurs voyages, l'ouvrage qui nous occupe s'inscrit, en particulier, dans le sillage de certains récits de voyages parus en Espagne dans les premières décennies du XX^e siècle. Voir Geneviève CHAMPEAU, « El relato de viaje, un género fronterizo », in Geneviève Champeau (ed.), *Relatos de viajes contemporáneos por España y Portugal*, Madrid, Verbum, 2004, p. 26-27.

⁹ « Sí, los ciclistas se parecen a las cigüeñas. Son esbeltos como ellas, reducen al mínimo su contacto con la tierra, y se adelgazan hasta transformarse casi en una figura mental, como pasa con estas aves en los pináculos de los campanarios. Su marcha es apacible y silenciosa, y por momentos se quedan fijas, suspendidas en un punto del espacio. Cigüeñas y ciclistas son almas viajeras. Viajan por el mundo pero [...] regresan siempre al lugar del que partieron. Estas páginas hablan de ese vuelo inmóvil, [...] », Gustavo MARTÍN GARZO, *Los viajes de la cigüeña*, op. cit., p. 21.

réel, de l'autre, le voyage intérieur, celui de nos pensées et de notre mémoire, laquelle, dans son alliance avec l'imagination, en arrive à nous faire revisiter des lieux où nous ne sommes jamais allés : « regresar a donde nunca estuvimos », pour reprendre, comme le fait Martín Garzo, le titre d'un ouvrage de César Antonio Molina¹⁰. Deux sortes de voyage, qui iront de pair tout au long du livre et conduiront l'auteur à cultiver à la fois réalisme et intimisme, objectivité et subjectivité, dans un équilibre aussi parfait que celui recherché par qui prétend tenir sur une bicyclette... Et c'est un fait que, dans *Los viajes de la cigüeña*, se superposent ou se conjuguent présent et passé, réel et imaginaire, voyage et écriture, tandis que mouvement et immobilisme convergent et fusionnent en la personne de l'auteur-narrateur-personnage, lequel incarne d'emblée ce « viajero inmóvil » qui donne son titre au tout premier chapitre. Ainsi Martín Garzo reconnaîtra-t-il, au terme de son livre, avoir effectué un voyage plus mental que réel, avoir arpenté les rues et les chemins de Villabrágima sans être sorti de chez lui, se situant de ce fait dans une sorte d'entre-deux, là-même où se joue à ses yeux la création littéraire : « Es inevitable que sea así, pues Villabrágima es un pueblo que pertenece sobre todo a mis pensamientos. Un lugar situado entre el mundo real y el mundo de los sueños. Al escribir, se suele estar en un lugar así » (p. 209). Des propos propres à confirmer que « l'Espagne vide », ainsi que l'affirme Sergio del Molino, c'est surtout « un mapa imaginario, un territorio literario, un estado (no siempre alterado) de la conciencia¹¹ ». Force est de reconnaître, toutefois, qu'il y a matière à s'y méprendre, tant l'impression de voyage réel est forte, en vertu de l'actualisation et du caractère concret conféré par l'écrivain à la narration de ses excursions, qu'il semble ainsi revivre par l'écriture tout aussi intensément et même physiquement que dans l'instant et la réalité de l'expérience effective. Preuve en sont ces quelques exemples :

Pero se hace demasiado tarde y tengo que volver a Villabrágima, temeroso de que la noche me sorprenda en pleno camino pues no llevo faro en la bicicleta. (p. 45)

Me vuelvo un momento y veo, a lo lejos, la pequeña ermita y su jardín lleno de sombras. Su tejado asoma entre los árboles como la quilla de un barco, incluso el movimiento de las copas crea la ilusión de un agua negra por la que tiene que navegar, un agua que muy pronto lo invadirá todo. Y, en efecto, cuando llego a la parva del río ya se ha hecho de noche. (p. 47)

Pero la carretera empieza a subir y enseguida me pesan las piernas. Lucho por no darme por vencido, pero tras los primeros tramos, más llanos, la cuesta se vuelve tan pronunciada que tengo que renunciar a subirla. (p. 76)

¹⁰ César Antonio MOLINA, *Regresar a donde no estuvimos*, Barcelona, Península, 2003.

¹¹ Sergio del MOLINO, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, op. cit., p. 71.

Or, à bien y réfléchir, le recours au récit de voyage, avec cet effet de réalité que l'on vient d'observer mais aussi de par l'aspect documentaire, argumentatif et testimonial que ce genre littéraire hybride¹² peut aussi revêtir, n'était-il pas le meilleur moyen, pour Martín Garzo, de mettre en évidence le « vide » ou dépeuplement qui caractérise sa région, d'en expliquer les origines et les causes, ainsi qu'il s'y emploie à plusieurs reprises, au fil de *Los viajes de la cigüeña* ? Telle est la dimension de l'œuvre que l'on se doit de commenter en priorité dans le cadre de cette étude.

I. Tierra de Campos et le « déclin rural » : une réalité visible

D'après le portrait que ce « voyageur immobile » brosse des villages – tous nommés et identifiables – qu'il traverse et explore au gré de ses promenades à bicyclette, Tierra de Campos dans sa globalité s'avère représentative de ce « declive rural » à la source duquel remonte Sergio del Molino pour mieux analyser la formation de cette « Espagne vide » où ne vit plus qu'« une poignée d'Espagnols¹³ » et qui l'intéresse au premier chef. Pour Martín Garzo, dans la réflexion qu'il mène à ce sujet dans *Los viajes de la cigüeña*, c'est « sous le signe fatal du dépeuplement¹⁴ » que, à l'heure où il écrit, se trouve la contrée qu'il explore, observant avec inquiétude un nombre de cigognes inversement proportionnel à la présence d'enfants : « Pero casi no hay niños y por los alrededores del pueblo apenas veo otra cosa que cigüeñas. » (p. 88). Prenant appui sur un conte merveilleux (dont il rappelle la substance, et sur la base duquel il a d'ailleurs construit un roman¹⁵), Martín Garzo en vient même à imaginer que les habitants se seraient transformés en cigognes – « símbolo de nuestra alma inquieta y vagabunda » (p. 90) – pour mieux s'envoler vers d'autres contrées et désertir un jour ou l'autre tous les villages (p. 89). Pour l'heure, elles sont là en grande affluence, surtout depuis qu'elles ont commencé à fréquenter les décharges, y trouvant tellement leur compte que certaines ne songent même plus à émigrer...

Au-delà, l'écrivain voit dans l'abandon des pigeonniers – autrefois source de fierté et de richesse – un symbole de celui de la région (p. 86). Un déclin que viennent encore signifier d'autres éléments des terres parcourues, tel l'emblématique rivière Sequillo qui « hoy no es ni sombra de lo que fue » (p. 33), ou encore la minoterie de Medina de Rioseco, de laquelle

¹² Cf. Geneviève CHAMPEAU, « El relato de viaje, un género fronterizo », *op. cit.*, p. 15-31.

¹³ « Hay una España vacía en la que vive un puñado de españoles, pero hay otra España vacía que vive en la mente y la memoria de millones de españoles », Sergio del MOLINO, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁴ « bajo el signo fatal de la despoblación », Gustavo Martín Garzo, *Los viajes de la cigüeña*, *op. cit.*, p. 87.

¹⁵ Gustavo MARTÍN GARZO, *Tan cerca del aire*, Barcelona, Mondadori, 2010. IX Premio de Novela Ciudad de Torreveja.

« hoy sólo quedan algunas cuantas piedras, a pesar de haber sido una de las fábricas más florecientes de la zona » (p. 38). Et l'écrivain de dresser cet amer constat :

Nadie quiere quedarse aquí, los jóvenes menos. En gran parte porque el campo y sus cultivos tradicionales apenas permiten vivir. [...] Los pueblos sin embargo están más cuidados que nunca, y sus gentes nunca han vivido mejor. Pero la pérdida de población es mayor cada año, y ni siquiera la llegada de los emigrantes, sobre todo de Europa central, logra contener esta tendencia. (p. 87)

Et encore :

El mundo rural ha sufrido en estos últimos años grandes transformaciones que lo han hecho casi irreconocible. Ya no hay oficios, y gran parte de los productos que se utilizan para vivir proceden de otros lugares y se compran en supermercados y ferias. Antes casi todo salía de aquí. (p. 105)

La situation s'avère, en effet, d'autant plus désolante que, pour qui connaît l'histoire de la région – une histoire que Martín Garzo s'attache ici à rappeler, comme il le fait aussi dans plusieurs de ses romans¹⁶ –, Tierra de Campos, grâce notamment à la commercialisation de la farine et d'autres productions locales *via* le Canal de Castilla, connu, jusqu'à la Guerre civile et le tout début de l'Après-guerre, une période florissante. Sans pour autant éradiquer la pauvreté existante, la croissance économique permit l'émergence d'une petite bourgeoisie dans les localités les plus importantes, et aurait pu désenclaver la région si la situation historique, à la suite de la Seconde Guerre mondiale (« el aislamiento a que fue sometido nuestro país por parte de los aliados », p. 102), n'était venue mettre brusquement un terme à ce développement :

En esa época, en Medina de Rioseco había dos periódicos y en sus páginas podían leerse anuncios de compañías trasatlánticas que ofrecían viajes al Nuevo Mundo, como si aquellos ilustrados que habían concebido la grandiosa obra del canal hubieran logrado realizar su sueño de transformar en pequeños y alegres puertos de mar los pueblos anclados en el páramo. (p. 103)

Et Gustavo Martín Garzo d'expliquer, puisant dans sa documentation mais aussi à la source de ses premiers souvenirs, comment les années quarante marquèrent pour sa région la fin d'un monde et de la culture rurale qui le sous-tendait : « [...] un mundo ligado a la producción, al ciclo de las estaciones, pero también al mundo del relato », précise-t-il (p. 108). Un monde dont, parallèlement à d'autres écrivains de sa génération tels Julio Llamazares¹⁷, il s'emploie à fixer la trace par la voie de l'écriture, donnant ici son nom exact à chaque objet ou métier de ce temps – « guarnicioneros que preparaban los aperos para las

¹⁶ Voir Natalie NOYARET, « Gustavo Martín Garzo », *op. cit.*, p. 104.

¹⁷ Précisons que Julio Llamazares est né en 1955, Gustavo Martín Garzo en 1948.

caballerías, carpinteros y albañiles, herreros, panaderos y sastres » (p. 103)¹⁸ – et évoquant, non sans nostalgie (mais en rappelant aussi les aspects sombres de l'époque¹⁹), la relation directe que l'homme entretenait alors avec la nature et le rythme des saisons. Et ce jusqu'à y voir, dans une forme d'épiphanie, la manifestation de la beauté :

Y esto es lo que pasaba aquí, a pesar de la pobreza y la precariedad de la vida, que la gente sabía arreglárselas para conseguir que la tierra subiera hasta el cielo.
Casi nada de esto podrá encontrar el viajero que visite hoy esta bella comarca. No digo que sea malo, pues de hecho nunca se ha vivido en sus pueblos como se vive hoy. Pero algo ha cambiado, y este mundo del que vengo hablando ha dejado de existir. (p. 107)

Un monde tant et si bien disparu qu'il devient irréel : « Todo parece soñado, formar parte de los pensamientos de alguien que ya no está enteramente en ellos. Todo tiene esa cualidad mental, la de las cosas que viven en la memoria de los que no pueden volver. » (p. 31). Telle est cette « autre Espagne vide » qui n'existe plus que dans la mémoire – et dans les écrits – de Gustavo Martín Garzo, comme dans celle de millions d'Espagnols, selon la distinction établie par Sergio del Molino avec la concrète « Espagne vide » où ne vivent plus qu'une poignée d'Espagnols, s'agissant pour beaucoup d'entre eux – précise ce dernier – d'un choix de vie, d'une forme de résistance : « Muchos habitantes de la España vacía lo son por elección. La vida sería más cómoda en otro sitio, pero resisten²⁰ ». Une résistance que viennent corroborer plusieurs exemples apportés par Martín Garzo au fil de son ouvrage, qu'il s'agisse de ce jeune couple d'anciens enseignants ayant racheté la minoterie abandonnée pour se consacrer à l'élevage porcin (p. 39), de ce Jesús Alcaraván qui depuis huit ans relève le défi de tenir une librairie dans un village, Urueña, de moins de deux cents habitants (p. 79), du maire de Castroverde qui, outre qu'il tient une auberge, a planté des vignes et restauré une cave et deux pigeonniers (p. 142) , ou encore de Jesús Valerio, surnommé « El Vasco » pour avoir émigré au Pays Basque (puis en Allemagne), mais qui est revenu s'établir définitivement à Villabrágima, son village natal, pour y couler les jours heureux d'une retraite en symbiose avec la nature (p. 145-146). À côté de ces expériences individuelles, Gustavo Martín Garzo ne manque pas d'évoquer non plus la présence d'une nouvelle génération d'agriculteurs et d'éleveurs, connaisseurs des techniques les plus poussées, ayant permis à son village de survivre à la « grande diaspora » (p. 164) qui affecte la région, voire de jouir d'une certaine

¹⁸ Et aussi : « Era un mundo inconcebible sin la presencia constante de los animales y de todos los oficios que había para atenderlos: herradores, esquiladores, vareadoras de lana, capadoras, guarnicioneros, cesteros y alfareros. », Gustavo MARTÍN GARZO, *Los viajes de la cigüeña, op. cit.*, p. 149.

¹⁹ « No quiero idealizarlo, pues también era un mundo lleno de suciedad y miseria [...] », Gustavo MARTÍN GARZO, *Los viajes de la cigüeña, op. cit.*, p. 108.

²⁰ Sergio del MOLINO, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue, op. cit.*, p. 100.

prospérité. Mais, comme le précise aussi l'écrivain, Villabragima doit également sa survie à cette communauté d'émigrés nouvellement arrivés – Roumains, Bulgares et Polonais –, dont certains ont su à la perfection prendre la relève des tondeurs de brebis d'antan (p. 167-168), au grand bonheur, par exemple, des Sahagún, dernière famille de bergers à élever la brebis de race « Churra » et à emmener encore le troupeau aux champs (p. 169).

On y verra, avec Martín Garzo, l'un des signes que sa terre, aussi « mundo de harapos » soit-elle (p. 31), recèle bien des trésors cachés, et qu'il suffit de la regarder attentivement, de plonger un regard « amoureux » à la limite du visible, pour s'en rendre compte. Telle est la tâche qui incombe au voyageur à bicyclette :

Entro en la región más transparente, en ese mundo situado en el límite de lo visible que es el mundo de los pintores flamencos, de las películas de Bresson, de los relatos de Truman Capote o de los poemas de Antonio Machado. Un mundo en que cosa y nombre se confunden. (p. 76)

II. À la limite du visible : des splendeurs occultes

Selon cette pratique que Gustavo Martín Garzo a fait sienne d'intercaler dans ses œuvres des récits de légendes, de contes, de films, ou encore de rêves pour mieux mettre en abyme ce qui se joue au premier plan, *Lo viajes de la cigüeña* s'ouvre sur la narration d'un voyage onirique dans lequel un homme parcourt le monde entier à la recherche d'un trésor, pour comprendre, en revenant chez lui au terme de sa vie, que celui-ci ne se trouvait ailleurs que dans son village natal, au cœur de sa propre maison. S'il s'agit pour l'écrivain, comme il l'explique ensuite (p. 14), de signifier par ce biais que le véritable voyage qui vaille la peine est celui qu'on réalise en nous-mêmes, plus concrètement il exprime aussi, et avant tout, cette richesse que peut renfermer et représenter l'endroit d'où l'on vient, la terre de nos origines. Mais encore faut-il savoir l'observer pour en percevoir les splendeurs et les trésors cachés, aiguïser son regard pour en déceler, par-delà les apparences, l'extraordinaire beauté ; plus encore peut-être, adopter cette *Perspective amorosa* que Gustavo Martín Garzo revendique à travers la référence au tableau éponyme où, par une ouverture découpée dans une porte, Magritte exprime la possibilité d'accéder à un ailleurs :

Eso es lo que quiere decir el cuadro de Magritte, que todo depende de nuestra mirada, y que de la misma forma que hay una mirada práctica, que no busca sino dar respuesta a nuestras necesidades, hay otra más imprecisa y loca, que busca sin cesar otras cosas. La primera nos habla de los que tenemos, la segunda de los que nos falta. Eso es la perspectiva amorosa [...]. No ver lo sabido sino lo que nadie ve, [...]. (p. 84)

Rien de tel pour cela que de visiter la région à bicyclette en prenant pour devise le « Menos es más » de l'architecte Mies van der Rohe, qui revendique ainsi : « la necesidad de una atención más demorada, el afán de oír y mirar más allá de lo que se percibe a simple vista. » (p. 114). Se dégage donc, sous la plume de Martín Garzo, une véritable philosophie du voyage, par laquelle l'observation du monde, dès les premières pages du livre, se fait métaphore de la lecture : « Eso es viajar, aprender a hablar con las cosas, ver donde antes no alcanzábamos a ver. Situarse ante el mundo como ante un libro que tenemos que aprender a leer. » (p. 16). Plus avant, un parallèle sera établi entre l'activité du cycliste et celle du lecteur²¹. Au terme du voyage (et du livre) l'observation du monde, en l'occurrence du ciel, se révélera aussi être le pendant de l'écriture, le voyage en bicyclette se définissant alors plus particulièrement comme la métaphore de cette « écriture du secret » que Martín Garzo sait si bien cultiver :

De pronto me di cuenta de que eran las nubes que, al ser arrastradas por el viento, proyectaban sus formas sobre el campo, como islas o territorios que, navegando por el espacio, nuestros ojos no alcanzaran a ver. Así es la escritura: la pantalla se llena de sombras de cuerpos desconocidos. Esas sombras son las palabras. [...] Así son las palabras del escritor, palabras que no sabemos para qué sirven ni de dónde vienen, como pasa con nuestros pensamientos cuando vamos en bicicleta. (p. 210)

Il va sans dire que mettre pied à terre de temps en temps pour mieux arpenter les chemins à l'image d'Antonio Machado – « el paseante solitario », « compañero de caminata »²² –, permettra de mieux s'attarder encore dans la contemplation d'un paysage propre à se métamorphoser dès lors qu'il est regardé de près. Ainsi, dès sa première excursion, est-il donné au personnage-randonneur de *Los viajes de la cigüeña* de voir dans le Sequillo non plus la sécheresse que suggère le nom de cette rivière mais bien plutôt :

Una cinta de verdor y frescura, poblada de juncos y carrizos, en los que se esconde el esquivo pueblo de las aves acuáticas: gallinitas de agua, fochas de crestas rojas, ánades y patos. En sus orillas crecen los sauces silvestres, las mimbreras, los escaramujos, los chopos y los olmos, hoy casi desaparecidos a causa de la grafiosis, una enfermedad que no tiene cura. (p. 23)

De même, en cheminant aux côtés de Jesús Alcaraván, enclin à lui transmettre ses connaissances sur la nature locale, il verra dans Tierra de campos « [el] contrario de lo que

²¹ « Una bicicleta para leer, pues a mí siempre me ha parecido que la actividad del ciclista es semejante a la del lector. La misma actitud ensimismada, la misma reserva y el mismo silencio expectante, el mismo discurrir solitario por caminos poblados de signos. Mallarmé dijo que el universo sólo ha podido ser concebido para ser transformado en un hermoso libro, y eso hace el ciclista: transformar los lugares por los que va en las páginas sucesivas de un libro que nunca se cansa de leer, pues siempre halla en él cosas nuevas. Lugares que son páginas, caminos que son líneas, objetos que fluyen como las palabras, así es el mundo para él. », Gustavo MARTÍN GARZO, *Los viajes de la cigüeña*, op. cit., p. 32.

²² Selon Sergio del MOLINO, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, op. cit., p. 239.

puede parecer », à savoir « una zona muy rica en aves diversas » (p. 170). Et Martín Garzo de citer, ici et ailleurs dans son ouvrage, quantité d'espèces d'oiseaux et de les décrire dans leur habitat et leur comportement, dans une alliance entre une véritable poétique du regard et la pratique d'un langage riche et précis, comme pour mieux reconnaître sa dette envers Miguel Delibes :

Miles de aves acuáticas recalán todos los inviernos en sus lagunas, siendo los ánades reales, cercetas comunes y patos cucharas las más frecuentes. Durante la primavera y el verano, avefrías, cigoñuelas y fochas sacan adelante sus polladas en las aguas someras de los humedales. Antes del otoño, varios miles de aves pequeñas como mosquiteros, carriceros o golondrinas se alimentan y descansan en los arroyos y la vegetación palustre. Las vastas extensiones cerealistas que rodean lagunas y arroyos son el hábitat de una interesante comunidad de aves esteparias. Especies como la avutarda, el aguilucho cenizo o la calandria encuentran en esta zona un hábitat único dentro de Europa. Caminamos por la vereda del río escuchando esa vida de los cañaverales, y al regresar al pueblo ya casi es de noche. (p. 170-171)

En d'autres endroits, l'évocation des oiseaux s'empeint de poésie, comme lorsqu'il est question des cigognes avant leur grand voyage vers l'Afrique, fuyant l'hiver : « Entonces, los prados donde se posan parecen poblarse de flores vivas, dotadas de movimiento. Lirios blancos, altos y esbeltos, que anuncian la llegada de una nueva estación. » (p. 90). Ailleurs, se faisant un tant soit peu ornithologue et recourant aussi à quelque anecdote parvenue jusqu'à lui, Martín Garzo consacre plusieurs pages à la huppe, autre oiseau emblématique de la région, auquel il ne manque pas, rapprochements littéraires à l'appui, de conférer une dimension à la fois magique (oiseau des *Mille et une nuits* ?) et métaphorique : « Sí, eso era la abubilla, lo que se va, lo que no puede quedarse, por mucho que lo queramos » (p. 25). De quoi laisser percevoir comment cet écrivain prend appui sur ce qui est proche et familier pour exprimer les désirs les plus profonds de l'homme, conjuguant le local et l'universel, dans le sillage non seulement de Miguel Delibes, mais aussi de José Jiménez Lozano et Francisco Pino, autres écrivains rattachés à sa terre²³ auxquels il rend particulièrement hommage dans ce livre. Plus encore, pour qui ne l'aurait pas encore perçu à travers nos citations, force est de souligner l'abondance et la variété des références littéraires et artistiques – cinématographiques notamment²⁴ – convoquées par Martín Garzo tout au long de *Los viajes de la cigüeña*, comme s'il s'agissait pour lui de doubler le paysage réel qu'il évoque d'une

²³ Comme Gustavo Martín Garzo, Miguel Delibes (1920-2010) et Francisco Pino (1910-2002) sont originaires de Valladolid, ville à laquelle est également très étroitement attaché José Jiménez Lozano, né en 1930 à Langa (Ávila).

²⁴ Sur l'importance du cinéma dans la vie et l'œuvre de Gustavo Martín Garzo, voir Natalie NOYARET, « Gustavo Martín Garzo », *op. cit.*, p. 111-116.

carte fictionnelle, de faire de sa région un « territoire littéraire²⁵ » pour mieux l’immortaliser. À cela contribuent aussi, de façon plus discrète, quelques touches de mythification, observables par exemple, dans l’évocation d’un groupe de jeunes du village, jouant au ballon à l’intérieur d’une église abandonnée. Le contexte aidant, l’instant devient magique et la pensée du voyageur-promeneur métamorphose ces garçons en des créatures divines :

Estaba atardeciendo y la luz del sol bañaba el improvisado recinto con un agua de oro. Hacía calor, y los chicos jugaban con los torsos desnudos. Era una escena passolianiana. Los chicos de los arrabales, con su pureza aún no contaminada, viviendo en un presente perpetuo. Pensé en dioses y diosas mirándoles, en el destino trágico de tantos jóvenes del mundo del mito en las grutas y las orillas de los ríos. En Adonis transformándose en árbol; en Endimión que se sumió en un sueño perpetuo del que sólo despertaba para recibir a Selene, la diosa de la luna; en Narciso vertiendo su sangre junto al agua que le había devuelto el reflejo de su rostro. (p. 59-60)

Moteur du récit, le voyage sera aussi, ponctuellement, objet de mythification, par le biais de la double figure d’Ulysse et de Pénélope, dans lesquels Martín Garzo invite à voir les deux visages d’un même rêve : partir pour mieux revenir (p. 164). Au-delà, tout le livre s’avère sous-tendu par le mythe du Paradis. Un mythe que l’écrivain cultive ici, à la fois pour faire de l’enfance voire des origines du monde un Paradis perdu vers lequel, à l’évidence, il voudrait retourner, mais aussi pour lire dans le présent – et le périmètre de Villabragima – les signes de la persistance de ce Paradis regretté. En cela, il ne saurait cacher l’empreinte de l’un de ses plus grands maîtres à penser : « Kafka dice que hemos sido expulsados del paraíso pero que el paraíso sigue eternamente aquí, con nosotros. » (p. 203).

L’exploration de *Los viajes de la cigüeña* que l’on vient de mener nous aura permis de découvrir dans cette œuvre, à travers l’exemple particulier de Tierra de Campos telle qu’elle est (re)visitée par l’auteur, les deux visages ou formes d’existence que Sergio del Molino reconnaît à « l’Espagne vide ». D’une part, celui d’une Espagne rurale vidée de ses habitants, Gustavo Martín Garzo renvoyant de sa terre l’image d’une contrée confrontée à cette dure réalité que ne suffisent à compenser les timides tentatives de reconquête humaine de ce lieu, tentatives qu’il évoque et semble vouloir encourager. Mais ce qu’il fait aussi apparaître, c’est cette autre Espagne vide, qui continue d’exister dans sa propre mémoire et qu’il s’emploie à fixer par le biais de l’écriture, exprimant par différents procédés narratifs un désir de retour de ce temps révolu : « Cada pedalada, una pequeña súplica. Con ella viajo por el mundo real, pero también por el pasado, pidiendo que regrese lo perdido. » (p. 50). Il ne nous échappe pas que Martín Garzo revendique ici un art de voyager – dont il fait une métaphore de la lecture et

²⁵ Selon le mot de Sergio del MOLINO, dans *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, op. cit., p. 71.

de l'écriture. Un art de regarder le monde et le paysage environnant pour mieux penser l'homme et se comprendre soi-même. Une façon d'être au monde.